

Michel Kerautret

Eugène de Beauharnais

Fils et vice-roi de Napoléon

Tallandier

Cartes : © Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2021

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4536-1

Introduction

Eugène de Beauharnais, beau-fils et fils adoptif de Napoléon, auquel il doit entièrement son existence historique, est une figure paradoxale dans la grande fresque de l'épopée : omniprésent du début à la fin, il paraît pourtant moins nettement campé que certains caractères plus typés, Talleyrand ou Fouché, Ney ou Murat ; et moins romanesque que sa sœur Hortense, si touchante et si malheureuse. Comme s'il n'accrochait pas la lumière, ou demeurait dans l'ombre portée de l'empereur. La postérité ne l'a certes pas ignoré – plusieurs biographies lui ont été consacrées –, mais elle l'a laissé au second plan, le trouvant sans doute un peu terne, manquant de relief. Elle a manifestement préféré les bravaches aux modestes, les flamboyants aux laborieux, les scélérats grandioses aux vertueux discrets. Eugène aura paru trop sage pour cette époque haletante où se bousculent tant de figures hautes en couleur.

On peut comprendre ce tropisme. Cependant, outre ce qu'il comporte d'injustice, il aboutit à occulter en partie le rôle d'un acteur important et, à travers lui, tout un pan de l'histoire napoléonienne. Eugène, fils de l'épouse de l'empereur, est aussi proche qu'on peut l'être du centre de cette histoire. Mais il en constitue aussi, comme vice-roi en Italie et comme prince bavarois, un élément détaché, sinon tout à fait autonome.

Peu de personnes auront accompagné Napoléon aussi longtemps et auront été aussi proches de lui. Si l'on excepte les membres de sa famille et quelques compagnons rencontrés à Toulon, tels Junot, Marmont ou Duroc, nul n'apparaît plus tôt qu'Eugène dans l'histoire de Napoléon, puisqu'il fait sa connaissance dès octobre 1795, en même temps que sa mère, la future impératrice Joséphine. Il demeure ensuite à ses côtés jusqu'à la fin de l'Empire en 1814 – et continuera de le servir au-delà de ce terme, puisqu'il correspond avec Sainte-Hélène et remplit les volontés posthumes que l'empereur énonce dans les tout derniers jours de sa vie.

Eugène est d'abord un fils pour Bonaparte : celui de Joséphine, qu'il fait sien sans hésiter. Un enfant de quatorze ans qui rêve de gloire et veut servir dans l'armée. Comment cela ne conviendrait-il pas à son beau-père ? Il attend tout de même qu'il ait seize ans pour le lui permettre, mais dès 1797 Eugène est attaché à Bonaparte comme aide de camp en Italie. Il le suit en Égypte en 1798, participe à la bataille des Pyramides. L'année suivante, il est en Syrie, blessé à Saint-Jean-d'Acre, présent à Aboukir. Lorsque le général décide de rentrer en France, Eugène l'accompagne. Il assiste de près aux différents épisodes du 18 Brumaire. Nommé capitaine des chasseurs de la Garde consulaire, il s'illustre à Marengo puis ne quitte plus le Premier consul pendant cinq ans, ayant pour mission de l'escorter en toutes circonstances et en tous lieux.

Un tournant inattendu survient en 1805, lorsque Napoléon, désormais empereur des Français et roi d'Italie, fait choix de son beau-fils pour une mission capitale : le représenter et gouverner à Milan comme vice-roi d'Italie. Pour un jeune homme sans éducation politique ni administrative, c'est une marque de confiance inouïe, un défi, presque une gageure. Or Eugène, après une formation accélérée dispensée par l'empereur lui-même, s'acquitte de sa mission très honorablement. Et s'il n'est plus physiquement aussi proche de lui au cours

des quatre années qui suivent, il demeure constamment sous ses yeux, en relation quotidienne avec lui grâce à la noria des courriers qui transmettent lettres, instructions et rapports. Le nombre et le volume des lettres échangées entre Napoléon et Eugène fait de celui-ci le principal correspondant de l'empereur, ainsi que l'atteste l'index de la *Correspondance générale* publiée récemment par la Fondation Napoléon.

Ce gouvernement italien, où Eugène ne reste pas un simple exécutant mais devient de plus en plus un partenaire écouté, suffirait à lui assigner une place importante dans l'histoire de la période. Il ne s'en tiendra pourtant pas là. Impatient de jouer un rôle militaire, il en obtient la permission en 1809, et d'emblée au plus haut niveau puisqu'il commande aussitôt une armée. Il n'a pas reçu non plus pour cela de formation préalable, sinon l'exemple et les leçons de Napoléon. Or, après des débuts un peu gauches, il se révèle bon général, remporte une victoire marquante à Raab, participe à Wagram. L'armistice et la négociation qui suit lui fournissent l'occasion de rester ensuite trois mois à Vienne dans l'intimité de l'empereur.

Ayant ainsi fait ses preuves, Eugène reçoit des responsabilités accrues en 1812, lors de la guerre de Russie. Il sert alors sous le commandement direct de Napoléon, à la tête d'un corps de la Grande Armée, et mérite par son courage comme par son jugement, sous le regard de l'armée tout entière, la confiance qui lui est faite. Il s'illustre à la Moskova et à Maloïaroslavets, se distingue par son sang-froid au cours de la retraite. Sans avoir fait ses classes comme les maréchaux, il s'est montré leur égal et nul ne songe à s'offusquer lorsque, après le départ de Napoléon puis la fuite de Murat, il reçoit, en janvier 1813, le commandement de ce qui reste de l'armée. Il préserve alors ce qui peut l'être et participe encore à la bataille de Lützen avant de retourner en Italie pour défendre les frontières du royaume.

Tandis que l'empereur livre une dernière campagne en France, Eugène se bat en Italie contre les Autrichiens et les

Anglais, mais aussi contre les Napolitains de Murat, au milieu des trahisons, des intrigues et des insinuations. Il n'accomplit pas de miracle mais reste fidèle, quoi qu'en aient prétendu certains, et ne rend Milan qu'après l'abdication de Fontainebleau. Sa carrière est terminée, car s'il continue de se sentir français de cœur, il n'est pas question qu'il prête serment au roi que les Alliés viennent de restaurer à Paris.

S'il peut se le permettre, c'est qu'en plus de cette double carrière militaire et administrative, Eugène se distingue par un statut exceptionnel. Non seulement il est membre de la famille impériale et « prince français », comme les frères de l'empereur, mais il est aussi entré dans une famille régnante d'Ancien Régime. Trop jeune pour être déjà marié lorsque la grande aventure commence, il l'a été par Napoléon pour servir une alliance politique avec la Bavière. Cette union dynastique, conforme au programme de l'empereur, qui épouse lui-même une Habsbourg et marie son frère Jérôme à une princesse de Wurtemberg, permet à Eugène d'échapper au naufrage final et de commencer une nouvelle époque de sa vie comme altesse royale et prince médiatisé en Bavière. Si elle est moins glorieuse que la précédente, elle lui laisse une certaine liberté d'action que n'ont alors ni les Bonaparte exilés ni les maréchaux et dignitaires de l'Empire, devenus les sujets de Louis XVIII. Sa position est donc unique, et elle lui permet de continuer à jouer un rôle original après 1815. Les limites sont étroites, certes, dans le climat de réaction et de méfiance des premières années, mais, à trente-trois ans, il avait le temps pour lui. Les années passant, il aurait sans doute retrouvé une marge de manœuvre, et rencontré peut-être l'histoire au plus haut niveau. Sa mort prématurée, à quarante-deux ans, ne l'a pas permis. Eugène allait se perpétuer, néanmoins, par une descendance nombreuse et brillante qui fait de lui l'ancêtre de plusieurs des souverains régnant aujourd'hui en Europe.

Dans le peu d'années qu'il a vécues, le fils adoptif de Napoléon aura donc connu des expériences plus diverses que la plupart des autres acteurs de la période. Placé dans l'intimité de l'empereur par son statut familial, il a été le témoin immédiat de la vie conjugale de sa mère et de son beau-père, des scènes de jalousie de 1799 au divorce de 1809, et il y a tenu plusieurs fois un rôle personnel. Vice-roi d'Italie, il a gouverné l'État vassal le plus important du Grand Empire. Commandant un corps de la Grande Armée en 1812, il a inscrit son nom, parmi d'autres, mais seul de la famille, dans les fastes tragiques de la campagne et de la retraite de Russie. Par son mariage et sa descendance, enfin, il a rempli, seul encore de la famille impériale, les intentions dynastiques de l'empereur.

Malgré ce bilan plus qu'honorable, Eugène reste étrangement méconnu. On croit pourtant savoir à peu près tout de lui. Mais sa vie se trouve si étroitement imbriquée avec celle de Napoléon qu'on ne la discerne pas toujours nettement pour elle-même : le sujet principal est éclairé trop vivement pour que ne soit pas rejeté dans l'ombre ce qui le touche de trop près. L'inévitable Eugène paraît faire partie du décor. À l'inverse, s'étant déroulée pendant plusieurs années loin du théâtre principal, cette vie n'a pas non plus retenu, quant à ces moments dérobés, la même attention que d'autres demeurrées constamment près du centre – les absents ont presque toujours tort. Or, ces expériences sont originales et méritent d'être examinées pour elles-mêmes.

Eugène ne peut certes se comparer aux acteurs les plus extraordinaires de cette époque prodigieuse : ils se sont forgés au feu de la Révolution. Aurait-il eu la même étoffe, il est arrivé de toute façon trop tard et trop jeune sur la scène, et sa mort prématurée ne lui a pas permis de donner toute sa mesure. Son mérite est d'une autre sorte. Placé adolescent, par le hasard, au niveau le plus élevé, il a su se montrer digne de cette distinction et donner un bel exemple à bien des héritiers inutiles.

Loin de mener la vie frivole de tant de princes, il a accepté et rempli avec honneur des tâches difficiles pour lesquelles on ne l'avait pourtant pas préparé. Il n'a cessé de se perfectionner à force d'obstination et de travail, tant dans l'administration que dans l'art militaire, et il a rendu des services incontestables à son souverain et à son pays. Sans jamais perdre pour autant cet équilibre et cette modestie enjouée que tous les témoins ont relevés. Sa jeunesse, son absence de malice, son bonheur conjugal et familial, son égalité d'humeur présentent un tableau aimable et reposant, aux marges de cette histoire immense où il a mieux que tenu son rôle, en serviteur loyal et dévoué de celui auquel il n'a jamais oublié qu'il devait tout.

Napoléon, de son côté, montre dans sa relation avec son fils adoptif un visage assez inhabituel. Celui d'un véritable père, grondeur et bourru parfois, mais tendre et affectionné. Il lui a d'abord témoigné un intérêt qui s'adressait bien sûr au fils de Joséphine, puis il s'est attaché à lui, l'appréciant de plus en plus pour des qualités qu'il ne trouvait pas chez les membres de sa propre famille. Il y a une fibre paternelle évidente chez Napoléon, qui n'est pas seulement le sens d'une responsabilité. Elle s'est manifestée très tôt à l'égard de son frère Louis, son cadet de dix ans, qu'il prend en charge et tâche de former après la mort de leur père, alors qu'il n'a pour vivre que sa solde de lieutenant d'artillerie. On la verra s'exprimer plus tard, de façon attendrissante, à l'égard de son neveu Napoléon-Charles (1802-1807), et bien sûr de son fils, le roi de Rome. Or, pour des raisons diverses, ces affections ont été l'une après l'autre déçues. Eugène est le seul de ses « fils » avec lequel une relation s'est établie dans la durée, qu'il a vu grandir, qu'il a formé, établi, marié. Il ne le ménage pas plus qu'un autre dans les relations de service, mais il lui témoigne constamment une affection nourrie d'estime et parfois d'indulgence. La vie d'Eugène est aussi un miroir où regarder Napoléon sous un jour un peu différent.

PREMIÈRE PARTIE

LE BON JEUNE HOMME

CHAPITRE PREMIER

Une famille sous l’Ancien Régime

La biographie d’Eugène ne commence pas avec Napoléon Bonaparte. Il a déjà quatorze ans lorsqu’il rencontre, à la fin de l’année 1795, celui qui deviendra le mari de sa mère. Il a vécu des événements mémorables et parfois tragiques au cours des années précédentes, mais son histoire ne se résume pas non plus à la Révolution. Par ses parents, il est issu de l’Ancien Régime et sa personnalité en gardera la marque.

Les Beauharnais et les Tascher

À la veille de la Révolution, la lignée des Beauharnais n’est pas illustre, mais sa notoriété ne fait pas de doute. Anoblée par la robe, elle aurait de lointaines origines en Bretagne. Elle est attestée en tout cas dans le Val de Loire à partir de la fin du XIV^e siècle. Un Jean Beauharnais, fils de marchand, sert sous les ordres de Dunois lors du siège d’Orléans et témoigne au procès de réhabilitation de Jeanne d’Arc. Mais la plupart des ancêtres d’Eugène font carrière dans les conseils et tribunaux : une longue suite de serviteurs modestes enracinée entre Orléans et Blois. Au XVII^e siècle, on relève une Mme de Miramion, veuve d’un Beauharnais, qui est enlevée par Bussy-Rabutin puis fonde un ordre de femmes charitables,

les Miramiones. Saint-Simon, qui rapporte les faits lors de la mort de cette dame en 1696, prétend que le père de son mari avait obtenu de « changer son sale et ridicule nom de Beauvit en celui de Beauharnais¹ ».

Un tournant s'opère au début du XVIII^e siècle. Le royaume de France, bloqué dans son expansion continentale après les désastres provoqués par la politique agressive de Louis XIV, se tourne vers la mer et les colonies. Les perspectives les plus prometteuses se trouvent aux Antilles, où la France s'est emparée quelques décennies auparavant de plusieurs îles à sucre : Saint-Christophe, vite perdue, puis la Martinique, la Guadeloupe et surtout Saint-Domingue. Les Beauharnais y trouveront bientôt des perspectives de profit, mais ils commencent par servir le roi sur mer – sans doute grâce à l'influence de leurs puissants parents et voisins, les Phélypeaux de Pontchartrain, une famille d'origine blésoise qui donne trois ministres de la Marine à Louis XIV et Louis XV. Le centre de gravité du lignage se déplace alors vers la côte saintongaise².

Les premières carrières notables se font au Canada. François (VI) de Beauharnais administre la Nouvelle-France de 1702 à 1707, avant de devenir intendant général de la Marine à Rochefort ; son frère Charles reste vingt ans à la tête de la même province, de 1726 à 1746, et finit lieutenant général. Un village du nom de Beauharnois perpétue aujourd'hui leur souvenir près de Montréal. Leur frère Claude, l'arrière-grand-père d'Eugène, suit d'abord le même chemin : il est capitaine de vaisseau, sert au Canada. Son mariage avec Renée Hardouineau, héritière d'une famille de planteurs de La Rochelle, le rend propriétaire (non résident) à Saint-Domingue. Il a deux fils, François (VI), le grand-père d'Eugène, et Claude (II). Ce dernier épousera Françoise Mouchard de Chaban, appelée à se faire une certaine réputation comme salonnière et romancière sous le nom de

Fanny de Beauharnais. L'aîné recueille le reste de l'héritage Hardouineau en épousant sa cousine Marie-Anne Pyvart de Chastullé (1751).

Ce François VI de Beauharnais (1714-1800) fait carrière à son tour dans la marine royale : capitaine de vaisseau, « major de la marine » de Rochefort, il occupe ses loisirs à embellir le château qu'il achète à La Ferté-Avrain, en Sologne. En novembre 1756, au début de la guerre de Sept Ans, il est nommé gouverneur général des îles du Vent, particulièrement exposées aux attaques anglaises. Cet ensemble comprend la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie, la Dominique, Tobago et la Barbade. Le gouverneur réside à Fort-Royal (aujourd'hui Fort-de-France) à la Martinique avec son épouse, ayant laissé à La Rochelle son fils aîné François (1756-1846). Selon son dossier, il est « d'un caractère doux et liant, il a du talent ; son nom [celui de sa famille] est aussi connu dans le service des colonies que dans celui de la marine³ ». Il aurait sans doute fallu plus que de la douceur pour cette époque de lutte à outrance. Le gouverneur se montre peu résolu lors de l'attaque anglaise de 1759, la Guadeloupe tombe d'emblée. Le voilà appelé au début de 1761 : il quitte la Martinique avant qu'elle ne soit perdue à son tour en février 1762. François de Beauharnais n'aura donc fait que passer à la Martinique, mais ce bref séjour si peu glorieux sera lourd de conséquences, puisqu'il aura mis le gouverneur en contact avec les Tascher de la Pagerie.

La famille Tascher est « créole », mais d'installation assez récente. Originaires du Val de Loire, établis ensuite près de Chartres, ils appartiennent à une noblesse d'épée remontant aux croisades. Au temps de Louis XIII, le généalogiste d'Hozier constate que « la famille est en possession de la noblesse de si longtemps qu'il n'est mémoire du contraire ». Grâce à une aïeule, fille d'un maréchal de France du XVI^e siècle, Honorat de Villars, issu d'une branche cadette de la maison de Savoie, ils

se rattacheraient même à Saint Louis, Frédéric Barberousse et Guillaume le Conquérant.

Quoi qu'il en soit, les Tascher portent fièrement leur devise, *Honori fidelis* (« Fidèle à l'honneur »), qu'Eugène reprendra un jour à son compte. Mais honneur n'est pas richesse : désargentés, ils étaient venus demander la fortune au sucre des îles – sous cette latitude, l'activité industrielle ne faisait pas déroger. Joseph Tascher (1705-1767), ayant quitté le manoir familial de Romphaye, à Digny, s'établit à la Martinique en 1726. Il fait un mariage avantageux avec Marie-Françoise Bourreau de La Chevalerie, issue d'une famille très ancienne de l'île. De cette union naissent trois enfants : Gaspard Tascher de la Pagerie (1735-1790), le père de la future impératrice Joséphine ; Désirée (1739-1803), la future Mme de Renaudin, qui devait jouer un rôle important pour la suite de l'histoire ; Robert (1740-1806), « le baron Tascher », dont les cinq enfants tiendront tous un petit rôle dans l'histoire napoléonienne. Pour l'heure, la prospérité n'est pas au rendez-vous. Le sucre ne tient pas ses promesses, Joseph n'a pas su faire fructifier les biens de sa femme. Les liens n'ayant pas été coupés avec la famille restée en France, ses deux fils obtiennent cependant tour à tour une place de page auprès de la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, puis un brevet de sous-lieutenant.

L'arrivée de François de Beauharnais se révèle providentielle pour les Tascher, grâce à la jeune Désirée, « grande, blonde, d'un port majestueux, très intelligente⁴ ». Recrutée comme dame de compagnie de l'épouse du gouverneur, elle devient sa maîtresse et saura en faire profiter sa parentèle. Beauharnais, soucieux des apparences, la marie à un de ses officiers, Alexis de Renaudin. Est-ce pour traiter cette affaire qu'il aurait négligé la défense de la Guadeloupe comme d'autres l'insinueront ? En tout cas, lorsque les époux Beauharnais repartent pour la métropole en avril 1761, ils ont été précédés par Désirée, qui ne tarde pas à les rejoindre pour former avec

eux un curieux ménage à trois. Ils laissent dans l'île leur second fils, un enfant de quelques mois, confié à Mme de Tascher, la mère de Désirée. Ce petit Alexandre, qu'on a tout juste pris le temps d'ondoyer et qui ne fut baptisé dans les règles que dix ans plus tard à Paris, en l'église Saint-Sulpice, sera le père d'Eugène.

Sans doute est-ce à l'influence du gouverneur qu'il faut encore attribuer le beau mariage du frère aîné de Désirée, Gaspard, qui épouse en novembre 1761 Rose Claire des Vergers de Sannois (1736-1807), d'une famille établie aux Antilles depuis longtemps et revendiquant elle aussi une antiquité médiévale. La jeune femme apporte en dot l'« habitation » (le domaine) des Trois-Îlets, proche de la baie de Fort-Royal, une sucrerie assez modeste, exploitée à l'aide d'une centaine d'esclaves. C'est là que leur fille Marie-Josèphe Rose, la future impératrice, née le 23 juin 1763 (ainsi nommée sans doute en l'honneur de la dauphine dont son père avait été le page), allait passer une enfance insouciant en compagnie de deux sœurs puînées.

Alexandre et Rose, les futurs parents d'Eugène, sont donc nés à trois ans d'intervalle en des lieux très voisins, et ils auraient presque pu grandir ensemble si Alexandre n'avait été rappelé par son père à l'âge de six ans. Sa mère étant décédée peu après, il trouvera en Mme de Renaudin, sa marraine, une véritable mère de substitution. Cette circonstance maintiendra des rapports suivis entre les deux familles, malgré la distance. Et c'est presque naturellement que, venu le moment de songer au mariage, M. de Beauharnais propose en 1777 à M. de la Pagerie une union entre leurs enfants.

Mariage destiné à conforter des liens d'amitié qui n'a certes rien que d'honorable, mais qui ressemble tout de même un peu à une mésalliance pour les Beauharnais. Il est vrai qu'ils ont perdu de leur superbe. Même si l'ancien gouverneur semble pardonné pour ses déboires militaires puisque le roi lui a

accordé en 1764 un titre de marquis héréditaire associé à son domaine de La Ferté – désormais La Ferté-Beauharnais –, il n'est plus employé et ne reçoit qu'une maigre pension. Il dispose toutefois de ressources personnelles importantes, grâce à divers héritages – de l'ordre de 40 000 livres par an selon les calculs d'Erick Noël, ce qui le place en bonne position dans la hiérarchie de la noblesse provinciale⁵. Ses revenus proviennent d'une habitation sucrière à Saint-Domingue, de marais salants à l'île de Ré, de métairies en Sologne et de maisons de rapport à La Rochelle, tous biens qu'il possède en indivision avec son frère Claude (II) – appelé comte des Roches-Baritaud d'après une terre acquise dans le Poitou. Mais les rentrées liées au sucre et au sel sont irrégulières. Or, François mène grand train, tant avec son épouse à La Ferté qu'avec sa maîtresse à Paris, où il loue fort cher des hôtels particuliers et ne lésine pas sur le prix des bijoux qu'il offre⁶. Il lui faut aussi pourvoir à l'éducation de ses deux fils, payer le précepteur, le collègue, le trousseau, les dettes de jeu de l'aîné.

Faute de trésorerie, quelques terres doivent être aliénées. Or, la propriété de ces biens n'est pas toujours claire, la succession de son épouse, décédée en 1767, n'ayant pas été définitivement réglée : les biens que les enfants mineurs tiennent de leur mère sont gérés par le père en leur nom. Le marquis et son amie Désirée ont-ils pensé qu'en unissant leur cadet à la famille Tascher, trop heureuse de conclure un si beau mariage, ils s'assuraient d'une belle-famille qui ne serait pas trop regardante sur les comptes ? L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que l'on marie en même temps l'aîné à sa cousine germaine. Ce repli familial atteste aussi la régression des ambitions du lignage⁷.

Le marquis de Beauharnais écrit le 23 octobre 1777 à son ami Gaspard Tascher de la Pagerie afin de lui demander pour son fils non pas la main de Rose, dite aussi « Yeyette », mais celle de sa sœur cadette : l'aînée, de quatorze ans, lui paraît

trop âgée pour son fils de dix-sept ans, d'autant plus qu'elle serait « très formée pour son âge et devenue puissante à lui donner dix-huit ans⁸ ». Le destin en décide autrement : la cadette meurt subitement, et la benjamine, à laquelle on songe ensuite, refuse de quitter son île. Voilà donc Rose choisie par défaut. Le mariage est décidé, les bans sont publiés dans l'île en avril 1779, et la jeune fille s'embarque pour Brest en septembre avec son père et son amie-servante Euphémie.

Rose et Alexandre

Le mariage fut donc arrangé dans la meilleure tradition, mais il était entendu qu'il ne serait conclu que si les jeunes gens n'avaient pas trop de répugnance l'un pour l'autre. Avaient-ils quelque chance de se convenir ? Rose « désire infiniment voir Paris », assure son père dans une lettre. Mais elle s'est imprégnée de la nature tropicale – on en trouvera plus tard l'écho dans sa passion des plantes rares et des oiseaux exotiques. Elle a aussi pris l'habitude d'une certaine « indolence créole », cliché que l'on retrouve trop souvent à son propos pour qu'il ne comporte pas une part de vérité. Cela remonte sans doute à son enfance en liberté de petite fille choyée, entre les contes de la nourrice noire Marion, les jeux et gambades avec la petite mulâtresse Euphémie – sa demi-sœur, croit-on⁹ – et la mélasse de canne qui lui gâtera malheureusement les dents.

Son éducation n'avait pas été poussée très loin, ce qui n'avait rien d'original à l'époque, même si l'ignorance des créoles était passée en proverbe. Rose demeura quelques années à Fort-Royal chez les Dames de la Providence, qui se proposaient d'inculquer à leurs élèves « cette pudeur et cette modestie de sentiment qui font le plus bel ornement de leur sexe ; cette douceur et cette bonté de caractère qui en

fait l'agrément de la société¹⁰ ». Sa sensibilité s'éveilla sans doute à l'amitié avec ses compagnes de pension, comme cette Aimée Dubuc de Rivery qui fut capturée plus tard par les Barbaresques et devint, dit-on, l'épouse favorite du sultan Selim. Au moment de son départ pour la France, Rose paraît avide de sensations nouvelles, laissant pour l'heure sans trop de regrets, malgré toute son affection pour sa mère, cet univers qu'elle décrira plus tard à ses enfants comme un paradis perdu ; et se demandant si son époux sera aussi parfait que sa tante l'a décrit : « Figure agréable, taille charmante, de l'esprit, du génie, de la science, toutes les belles qualités de l'âme et du cœur réunies en lui¹¹. »

Quant au fiancé, on lui a fait un portrait non moins flatteur de sa future : « Elle a une très belle peau, de beaux yeux, de beaux bras et une disposition surprenante pour la musique. » Les qualités de l'esprit ne sont pas mentionnées, et c'est là que surgira le hiatus principal entre les jeunes gens. Alexandre a reçu une instruction soignée, suivi comme son aîné François les cours du collège du Plessis, sur la montagne Sainte-Genève, et les leçons d'un précepteur consciencieux, Antoine Patricol. Il a appris les mathématiques et la grammaire, mais aussi l'allemand, et il lit les auteurs du temps. Les idées des Lumières s'imprimeront davantage dans l'esprit du cadet, « le chevalier » comme on l'appelle selon l'usage, que dans celui de son aîné.

Lorsque François sera devenu adolescent, en 1775, c'est avec les jeunes Rohan-Chabot, neveux du duc de La Rochefoucauld d'Enville, qu'Alexandre passera les heures d'étude, entre leur hôtel de la rue de Seine (aujourd'hui disparu) et le château familial de La Roche-Guyon¹². On ne connaît pas l'origine des relations entre les Beauharnais et l'illustre famille de La Rochefoucauld : liens de clientèle sans doute, mais qui prennent une forme particulièrement chaleureuse¹³. C'est à ces liens qu'Alexandre de Beauharnais aurait dû son pré-

nom, nouveau chez les Beauharnais, mais traditionnel dans la famille de La Rochefoucauld. En tout cas, celui que la duchesse douairière appelle un « très joli sujet » trouve dans ce milieu éclairé les bibliothèques et les cabinets scientifiques où il s'initie à l'astronomie, à la physique et à l'agronomie, et où il enracine ses convictions « philosophiques » – au point que son précepteur rêve de le voir rejoindre à son tour « la république des lettres¹⁴ ». Il découvre également le grand monde, la fête, la danse où il excelle. Il apprend enfin le libertinage, pour lequel il manifeste un talent précoce, à quinze ans déjà, tel « un petit maître consommé dans les bonnes fortunes¹⁵ ». Ce trait ne peut que s'accentuer lorsque Alexandre passe de la salle d'études à la vie de garnison.

Les deux frères Beauharnais seront militaires, l'aîné dans la cavalerie, le cadet dans l'infanterie. C'est une sorte d'évidence, une étape symbolique de plus dans l'ascension nobiliaire commencée trois siècles auparavant, ces armes passant pour plus prestigieuses que les armes savantes, marine, génie ou artillerie. Nommé sous-lieutenant à dix-sept ans dans le régiment de Sarre-Infanterie (qui appartient au duc de La Rochefoucauld), Alexandre est affecté à Rouen, puis au Conquet, au « bout du monde », lorsque le début de la guerre d'Amérique laisse craindre une descente anglaise sur la côte bretonne. Il fait l'exercice et rêve de gloire, adhère à la franc-maçonnerie, trompe son ennui en s'occupant de conquêtes féminines. Il en raconte les détails à sa marraine dans une correspondance très libre dont le ton pourrait annoncer celui des *Liaisons dangereuses* qu'un officier un peu plus âgé rédige alors dans une autre ville de garnison.

Tel est le jeune homme charmant, cultivé, brillant, naïf et roué à la fois que l'on s'apprête à marier à la belle créole mal dégrossie.

Un couple mal assorti

Tandis que l'*Île-de-France* emporte Rose vers son destin, Alexandre s'éloigne à regret de sa maîtresse du moment, Laure de Longpré¹⁶. Le 28 octobre, à Brest, il rencontre enfin sa fiancée, arrivée deux semaines plus tôt avec son père. La première impression est mitigée : « Mlle de la Pagerie vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendiez, écrit-il à son père, mais je crois pouvoir vous affirmer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpasseront ce qu'on a pu vous en dire¹⁷. » Il la ramène à Paris à petites étapes, sous l'aile protectrice de la tante Désirée, et semble l'apprécier chaque jour davantage. Le mariage est célébré simplement, le 13 décembre, à Noisy-le-Grand, où Mme de Renaudin possède une maison. Alexandre en profite pour se qualifier désormais de « vicomte de Beauharnais ».

Le jeune couple s'installe chez le marquis, rue Thévenot, non loin de la Cour des Miracles. Rose s'émerveille des premiers diamants qu'on lui offre. Mais elle ne sort guère, tandis que son mari retrouve ses habitudes, à La Roche-Guyon notamment. Avant de montrer sa jeune femme dans le monde, il voudrait l'instruire pour la rendre présentable, « réparer par son zèle les quinze premières années de sa vie qui avaient été négligées », ainsi qu'il le confie à son ancien précepteur. Il lui donne un maître de harpe, lui dispense des conseils de lecture et d'expression écrite qu'elle ne suit pas assez à son gré. Il lui adresse des lettres tendres, quoique un peu moralisantes, lorsque ses garnisons le tiennent éloigné de Paris. Est-il sincère, fait-il de la littérature ? On ne sait si Rose y est sensible. Il se plaint qu'elle tarde à lui répondre, tout en la félicitant des progrès de son style. C'est lors d'un bref arrêt du vicomte à Paris, à la fin de l'année 1780, qu'Eugène semble avoir été conçu.

Courte accalmie dans le tourbillon qui emporte sans cesse Alexandre. Son épouse finit par en éprouver de la jalousie, elle se plaint, se fait rabrouer¹⁸. L'ombrageuse Rose renonce à l'étude, Alexandre s'absente davantage. Les deux pères, la tante, le précepteur tentent vainement de les rapprocher. Le vicomte assiste tout de même à la naissance de son fils, rue Thévenot, le 3 septembre 1781 ; il est baptisé le lendemain sous les prénoms d'Eugène Rose en l'église Saint-Sauveur (démolie en 1787). On ne sait si le choix du premier prénom répondait à une intention particulière ; Hortense recevra Eugénie comme second prénom. Faut-il recourir à l'étymologie grecque, Eugène signifiant « bien né », noble, et trouver là l'expression d'une ambition nobiliaire encore incomplètement assouvie, ou plutôt, dans l'esprit de Rousseau, le signe d'une aspiration à la noblesse du cœur ? Ce n'était peut-être qu'un effet de mode ou une simple affaire de goût.

Le jeune père demeure quelques semaines auprès de la mère et de l'enfant, puis repart le 1^{er} novembre pour un voyage en Italie d'où il ne reviendra qu'en juillet 1782 : une sorte de « grand tour » qui le conduira notamment à Rome, à Venise et à Trieste, en quête d'art et de beauté avec le graveur Cassas, mais conduite assez étrange, voire légère. À moins qu'il ne soit parti sur le conseil de sa marraine, qui espérait rompre ses mauvaises habitudes et lui faire mieux apprécier sa femme au retour¹⁹. Le destin lui fait reconnaître à cette occasion quelques-uns des chemins que son fils allait parcourir si souvent un quart de siècle plus tard. Sans doute Alexandre s'est-il marié trop jeune : à vingt-deux ans, il aspire à découvrir le monde et à conquérir la gloire. Il retrouve Rose avec tendresse, mais n'est pas revenu d'Italie depuis six semaines qu'il repart déjà – sans même avertir son épouse. Ils ne le savent pas encore, mais ils n'habiteront plus jamais ensemble. Cette halte aura suffi pour les faire déménager avec le marquis dans un quartier plus à la mode, rue Neuve-

Saint-Charles, dans l'Ouest parisien, et pour concevoir leur second enfant. Mais en près de trois ans, Alexandre ne sera pas resté douze mois auprès de Rose²⁰. À présent, il s'enflamme pour la guerre d'Amérique, veut suivre Bouillé à la Martinique comme aide de camp. De Brest, il écrit à Rose dans le style de Corneille : « L'amour de ma femme et celui de la gloire ont chacun dans mon cœur l'empire le plus absolu. Si je cède à ce dernier, c'est pour ton bien à venir, c'est pour celui de tes enfants. » Sincère ou non, Alexandre ne sera qu'un héros à éclipses. Et Rose n'est pas Chimène. Avant de s'embarquer, il s'enquiert encore avec sollicitude de son fils d'un an, s'inquiète de savoir combien il a de dents, s'indigne que sa nourrice l'ait sevré sans prévenir, engage sa mère à ne pas trop le gâter²¹.

Mais voilà que l'on descend de l'héroïsme au vaudeville puis au drame. Alexandre renoue sur le bateau avec Laure de Longpré, devenue veuve, et n'arrive à la Martinique que pour apprendre la signature de la paix de Versailles. En est-il contrarié, Laure lui monte-t-elle la tête ? En l'absence de lettres de Rose, il la soupçonne, questionne les esclaves de sa famille sur son passé, finit par lui écrire, le 8 juillet 1783, qu'il ne reconnaîtra pas sa fille, Hortense Eugénie, née le 10 avril, huit mois et demi après son départ de Paris. Il ordonne à son épouse de se retirer dans un couvent ou de retourner à la Martinique. C'est une répudiation. La famille Tascher s'indigne, le scandale est complet. À son retour à Paris, Alexandre refuse tout compromis, prend un logement séparé, fait vendre les meubles du ménage. Rose n'a pas le choix, puisque le divorce n'existe pas : elle s'établit en novembre à l'abbaye de Panthemont rue de Grenelle, une sorte de refuge pour les femmes du meilleur monde se trouvant en pareille situation. Elle laisse sa fille Hortense en nourrice à Noisy, mais prend avec elle le petit Eugène, âgé de deux ans, dont la fidèle Euphémie s'occupe au quotidien.

La jeune femme paraît déshonorée, mais elle ne cède pas au désespoir. Acculée, la « créole indolente » se révèle pleine d'énergie, bien conseillée sans doute par sa tante. Elle n'est plus la provinciale ignorante et isolée qu'elle était à son arrivée. Elle avait commencé, en l'absence de son mari, à recevoir, à sortir dans le monde et à se faire quelques relations. Elle en trouvera d'autres à Panthemont. En tout cas, elle passe brusquement à l'offensive. Forte de sa conscience et du soutien des deux familles, elle porte plainte contre son mari le 8 décembre, énumérant devant le commissaire du Châtelet Joron toutes les avanies qu'elle a subies depuis trois ans, et demande une « séparation de corps et d'habitation²² ».

On n'en viendra pas au procès. Après avoir tenté quelques démarches assez mesquines, y compris un enlèvement « à force ouverte » de son fils de trois ans et demi, Alexandre se résigne à un compromis. Le 4 mars 1785, un contrat devant notaire définit un *modus vivendi* entre les époux séparés. Le mari admet ses torts, il reconnaît Hortense pour sa fille, s'engage à verser une rente annuelle de 6 000 livres à son épouse. Quant à Eugène, il est confié à sa mère jusqu'à l'âge de cinq ans, puis sera remis à son père.

Rose et son fils restent encore quelques mois à Panthemont, puis, en septembre 1785, ils s'établissent à Fontainebleau, bientôt rejoints par la petite Hortense, dans une maison louée près du château par le marquis de Beauharnais et sa compagne. Le vieux couple, privé des revenus de l'héritage d'Alexandre, a dû restreindre son train de vie, vendre la maison de Noisy et renoncer à Paris. Il restera plus de dix ans à Fontainebleau, achetant en 1787 une maison (aujourd'hui n° 81, rue de France), qu'il habitera jusqu'en 1795, et où Eugène reviendra souvent pour des vacances. En attendant, l'enfant aura été remis comme convenu à son père le jour de ses cinq ans, le 3 septembre 1786.

CHAPITRE II

Le nom du père (1786-1795)

On ne sait ce que le petit Eugène a perçu du conflit qui opposait si vivement ses parents, ni ce qui en est demeuré au fond de son inconscient, mais il est probable que ces impressions se soient ensuite estompées face aux émotions que lui réservent les années révolutionnaires. Âgé de huit ans en 1789, il vibre pendant quelques années aux échos de la gloire de son père ; il n'a pas treize ans quand il voit ses deux parents mis en prison, puis son père guillotiné. Ces événements ne pouvaient que s'imprimer profondément dans les consciences d'Eugène et de sa sœur, et créer entre eux des liens particulièrement forts. On en trouve le témoignage dans leurs souvenirs respectifs, qui constituent la principale source d'information pour cette période de leur vie.

À l'âge de cinq ans, Eugène a donc été confié à son père. Il ne faut pas imaginer un tête-à-tête anachronique entre un père éducateur et son fils. Mais Alexandre semble s'attacher à l'enfant. Il le confie à un certain Verdière, qui tient une pension rue de Seine : ils restent ainsi proches l'un de l'autre, puisque le père réside rue des Petits-Augustins dans une annexe de l'hôtel de La Rochefoucauld. Selon l'usage du temps, la pension privée représente une sorte de complément

du collège : Eugène suit les cours du collège d'Harcourt dès janvier 1787 (à l'emplacement du lycée Saint-Louis d'aujourd'hui). Un peu plus tard, c'est l'Institution de la jeune noblesse, un établissement prestigieux – et très coûteux –, tenu par M. Lemoine, rue de Berri, près du jardin Beaujon, qui prendra le relais¹. Eugène y reçoit, outre les cours d'enseignement général, des leçons de danse, de chant et de maintien. De nombreux noms illustres figurent parmi ses camarades².

Le contact avec sa mère est maintenu cependant, les relations entre les époux séparés s'étant apaisées malgré quelques démêlés d'ordre financier. Ils échangent des nouvelles des enfants, l'inoculation d'Hortense, les dents de lait d'Eugène. Ce dernier passe ses vacances d'été à Fontainebleau, dans la maison où Rose réside avec son beau-père. Il monte à cheval dans la forêt. Puis il revoit sa mère chaque dimanche à Paris lorsqu'elle s'installe chez les Rougemont, pendant l'hiver 1787-1788³. Mais une séparation durable se produit lorsque Rose décide soudain de retourner à la Martinique⁴. On a beaucoup glosé sur les raisons de ce départ inopiné : difficultés financières, ennui du séjour à Fontainebleau, nostalgie du paradis tropical, désir de revoir ses parents et sa sœur qu'on dit malades, voire une déception amoureuse ou la nécessité de dissimuler une grossesse intempestive. On lui prête en effet plusieurs liaisons à cette époque, avec le duc de Lorge et le chevalier de Coigny notamment.

Quoi qu'il en soit, Rose part du Havre en juin 1788 avec sa fille et Euphémie, et elle ne reviendra en France qu'après la révolte de la colonie, en octobre 1790. La petite Hortense découvre ainsi l'univers exotique où a grandi sa mère⁵. Eugène, quant à lui, ne le connaîtra jamais que par les récits de sa mère et de sa sœur, même si c'est lui qui héritera plus tard du domaine des Trois-Îlets. En revanche, il aura beaucoup à raconter aux voyageuses, à leur retour, car l'histoire s'est précipitée en leur absence, et son père s'y trouve directement associé.